L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 26 SEPTEMBRE 1886. 60ème Année

FEUILLETON.

No 2. Commencé le 19 sept., 1886.

LE PETIT CHOSE

HISTOIRE D'UN ENFANT

—PAR—

Alphonse Daudet

PREMIÈRE PARTIE

— Suite —

—Ah! je la casserai! Eh bien, nous allons voir!

Cinq minutes, dix minutes se passent; Jacques ne revient pas. Mme Eyssette commence à se tourmenter.

—Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

—Parbleu! que veux-tu qu'il lui soit arrivé? dit M. Eyssette d'un ton bourru. Il a cassé la cruche et n'ose plus rentrer.

Mais tout en disant cela,—avec son air bourru, c'était le meilleur homme du monde,—il se lève et va ouvrir la porte pour voir un peu ce que Jacques est devenu. Il n'a pas loin à aller; Jacques est debout sur le palier, devant la porte, les mains vides, silencieux, pétrifié. En voyant M. Eyssette, il pâlit, et d'une voix navrante et faible, oh! si faible: "Je l'ai cassée! dit-il.... Il l'avait cassée.....

Dans les archives de la maison Eyssette, nous appelons cela "la scène de la cruche."

Il y avait environ deux mois que nous étions à Lyon, lorsque nos parents songèrent à nos études. Mon père aurait bien voulu nous mettre au collège, mais c'était trop cher. "Si nous les envoyions dans une manufacture! dit Mme Eyssette; il paraît que les enfants y sont si bien." Cette idée sourit à mon père, et comme Saint-Nizier était l'église la plus proche, on nous envoya à la manufacture de Saint-Nizier.

C'était très amusant, la manufacture! Au lieu de nous bourrer la tête de grec et de latin comme dans les autres institutions, on nous apprenait à servir la messe du grand et du petit côté, chanter les antiennes, à faire des génuflexions, à encenser élégamment, ce qui est très difficile. Il y avait bien par-ci, par-là, quelques heures dans le jour consacrées aux déclinaisons et à l'*Epitome*, mais ceci n'était qu'accessoire. Avant tout, nous étions là pour le service de l'église. Au moins une fois par semaine, l'abbé Miton nous disait entre deux prises et d'un air solennel: "Demain messieurs, pas de classe du matin. Nous sommes d'enterrement."

Nous étions d'enterrement! Quel bonheur! Puis c'étaient des baptêmes, des mariages, une visite de monseigneur, le viatique qu'on portait à un malade! Oh! le viatique! comme on était fier quand on pouvait l'accompagner..... Sous un petit dais de velours rouge marchait le prêtre, portant l'hostie et les saintes huiles. Deux enfants de chœur soutenaient le dais, deux autres l'encensaient avec de gros falots dorés. Un cinquième marchait devant, en agitant une crécelle. D'ordinaire, c'étaient mes fonctions..... Sur le passage du viatique, les hommes se découvraient, les femmes se signaient; Quand on passait devant un poste, la sentinelle criait: "Aux armes!" les soldats accourraient et se mettaient en rang.—"Présentez armes! genou terre!" disait l'officier..... Les fusils sonnaient, le tambour battait aux champs. J'agitais ma crécelle par trois fois, comme au *Sanctus*, et nous passions.

C'était très amusant, la manufacture. Chacun de nous avait dans une petite armoire au fourniment complet d'ecclésiastique: une soutane noire avec une longue ceinture, une aube, un surplis à grandes manches raides d'empois, des bas de soie noire, des culottes, l'une en drap, l'autre en velours, des rabats bordés de dentelles perles blanches, tout ce qu'il faut.....

Il pleuvait quand je m'allait très bien: "Il est [illegible] dessous," disait Mme Eyssette heureusement j'étais très p[illegible] une désespérait. Figurez-vous [illegible] me hausser, je ne mon[illegible] plus haut que les bas blancs [illegible] noire, nattes suisses, et puis si fa[illegible] fois, à la messe, on changeait les Evangiles de place, le gros livre [illegible] il m'entraînait. Je tombais [illegible] long sur les marches de l'autel. Le pupitre fut brisé, le service interrompu. C'était un jour de Pentecôte. Quel scandale!... A part ces légère inconvénients de ma petite taille, j'étais très content de mon sort, et souvent le soir, en nous couchant, Jacques et moi nous nous disions: "En somme, c'est très amusant la manufacture." Par malheur, nous n'y restâmes pas longtemps. Un ami de la famille, recteur d'Université dans le Midi, écrivit un jour à notre père que s'il voulait une bourse d'externe au collège de Lyon pour un de ses fils, on pourrait lui en avoir.

—Ce sera pour Daniel, dit M. Eyssette.

—Et Jacques? dit sa mère.

—Oh! Jacques, je le garde avec moi. Il me sera très utile. D'ailleurs, je m'aperçois qu'il a du goût pour le commerce. Nous en ferons un négociant.

Debonne foi, je ne sais comment M. Eyssette avait pu s'apercevoir que Jacques avait du goût pour le commerce. En ce temps-là, je pauvre garçon n'avait du goût que pour mes larmes, et si on l'avait consulté..... Mais on ne le consulta pas, ni moi non plus.

Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses; il n'y a que les enfants de la rue, les *gones* comme on dit. Moi, j'en avais aussi, une petite blouse à carreaux qui datait de la fabrique; j'avais une blouse, j'avais l'air d'un gone..... Quand j'entrais dans la classe, les élèves ricanaient. On disait: "Tiens! il a une blouse!" Le professeur fit la grimace, et tout de suite me prit au hasard. Depuis lors, quand il me parle, ce fut toujour du bout des lèvres, d'un air méprisant. Jamais il ne m'appela par mon nom; il disait toujours: "Eh! vous, là-bas, le petit, Chose!" Je avait dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelait Daniel Eyssette..... A la fin, mes camarades me surnommèrent: "le petit Chose", et le surnom me resta..... Maudite blouse!.....

Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisis, fauves, sentant le rance; les couvertures étaient en lambeaux, quelquefois il manquait des pages. Jacques faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros cartonnage de la colle-forte; mais il mettait toujours trop de colle, et cela puait. Il m'avait fait aussi un cartable avec une infinité de poches; très commodes, mais toujours trop de colle. Le besoin de coller et de cartonner était devenu chez Jacques une manie comme le besoin de pleurer. Il avait constamment devant le feu un tas de petite pote de colle, et, dès qu'il pouvait s'échapper du magasin un moment il collait, reliait, cartonnait. Le reste du temps, portait des paquets en ville, écrivait sous la dictée allait aux provisions, le commerce enfin.

Quant à moi, j'avais compris que, lorsqu'on est boursier, qu'on porte une blouse, qu'on s'appelle "petit Chose", il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et, ma foi! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

Brave petit Chose! Je le vois encore, en hiver dans sa chambre, sans feu, assis à sa table de travail, les jambes enveloppées d'une couverture. A dehors, le givre fouettait les vitres. Dans le magasin, on entendait M. Eyssette, qui dictait:

"J'ai reçu votre honorée du 8 courant."

Et la voix pleurarde de Jacques qui reprenait:

"J'ai reçu votre honorée du 8 courant."

De temps en temps, la porte de la chambre s'ouvrait doucement. C'était Mme Eyssette qui entrait. Elle s'approchait du petit Chose sur la pointe des pieds. Chut!.....

—Tu travailles? lui disait-elle tout bas.

—Oui, mère.

—Tu n'as pas froid?

—Oh! non!

Le petit Chose mentait, il avait bien froid, au contraire.

Alors Mme Eyssette s'asseyait auprès de lui, avec son tricot, et restait là de longues heures, comptant ses mailles à voix basse, avec un gros soupir de temps en temps.

Pauvre Mme Eyssette! Elle y pensait toujours à ce cher pays qu'elle n'espérait plus revoir..... Hélas! pour son malheur, pour notre malheur à tous, elle allait le revoir bientôt.....

III

IL EST MORT! PRIEZ POUR LUI.

C'était un lundi du mois de juillet.

Ce jour-là, en sortant du collège, je m'étais laissé entraîner à faire une partie de barres, et, lorsque je me décidai à rentrer à la maison, il était beaucoup plus tard que je n'aurais voulu. De la place des Terreaux à la rue Lanterne, je courus sans m'arrêter, mes livres à la ceinture, ma casquette entre les dents. Toutefois, comme j'avais une peur effroyable de mon père, je repris haleine une minute dans l'escalier, juste le temps d'inventer une histoire pour expliquer mon retard. Sur quoi, je sonnai bravement.

Ce fut M. Eyssette lui-même qui vint m'ouvrir "Comme tu viens tard!" me dit-il. Je commençais à débiter mon mensonge en tremblant; mais le cher homme ne me laissa pas achever, et m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement.

Moi qui m'attendais pour le moins à une verte semonce, cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions le curé de Saint-Nizier à dîner; je savais par expérience qu'on ne nous grondait jamais ces jours-là. Mais, en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que deux couverts sur la table, celui de mon père et le mien.

—Et ma mère? Et Jacques? demandai-je étonné.

M. Eyssette me répondit d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle:

—Ta mère et Jacques sont partis, Daniel; ton frère l'abbé est bien malade.

Puis, voyant que j'étais devenu tout pâle, il ajouta presque gaiement pour me rassurer:

—Quand je dis bien malade, c'est une façon de parler: on nous a écrit que l'abbé était au lit; tu connais ta mère, elle a voulu partir, et je lui ai donné Jacques pour l'accompagner..... En somme, ce ne sera rien!..... Et maintenant, mets-toi là et mangeons; je meurs de faim.

Mais j'attablai sans rien dire, mais j'avais le cœur serré et toutes les peines du monde à retenir mes larmes, en pensant que mon grand frère l'abbé était bien malade. Nous dînâmes tristement en face l'un de l'autre sans parler. M. Eyssette mangeait vite, buvait à grands coups, puis s'arrêtait subitement et songeait..... Pour moi, immobile au bout de la table et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles histoires que l'abbé me contait lorsqu'il venait à la fabrique..... Je le voyais retroussant bravement sa soutane pour franchir les bassins. Je me souvenais aussi du jour de sa première messe, où toute la famille assistait; comme il était beau lorsqu'il se retournait vers nous, les bras ouverts, disant *Dominus vobiscum* d'une voix si douce que Mme Eyssette en pleurait de joie!.....

Maintenant je me le figurais là-bas, couché, malade (oh! bien malade, quelque chose me le disait), et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier au fond de mon cœur: "Dieu te punit, c'est ta faute! Il fallait rentrer tout droit! Il fallait ne pas mentir!" Et plein de cette effroyable pensée que Dieu, pour le punir, allait faire mourir son frère, le petit Chose se désespérait en lui-même, disant: "Jamais, non! jamais, je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège."

Le repas terminé, on alluma la lampe, et la veillée commença. Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, M. Eyssette avait posé ses gros livres de commerce et faisait ses comptes à haute voix. Finet, le chat des barbarottes, miaulait tristement en rôdant autour de la table..... moi, j'avais ouvert la fenêtre et je m'y étais accoudé.....

Il faisait nuit, l'air était lourd..... On entendait les gens d'en bas rire et causer devant leur porte, et les tambours du fort Loyasse battre dans le lointain..... J'étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m'arracha de ma crolsée brusquement. Je regardai mon père avec effroi, et je crus voir passer sur son visage le frisson d'angoisse et de terreur qui venait de m'envahir. Ce coup de sonnette lui avait fait peur, à lui aussi.

—On sonne! me dit-il presque à voix basse.

—Rentez, père, j'y vais. Et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitai à prendre.

—C'est une dépêche, dit-il.

—Une dépêche! grand *Dieu!* Pourquoi faire?

Je la pris en frissonnant, et déjà je repoussais la porte; mais l'homme la retint avec son pied et me dit froidement:

—Il faut signer.

Il fallait signer? Je ne savais pas: c'était la première dépêche que je recevais.

—Qui est là, Daniel? me cria M. Eyssette; sa voix tremblait.

Je répondis:

—Rien! c'est un pauvre!..... et faisant signe à l'homme de m'attendre, je courus à ma chambre, je trempai ma plume dans l'encre à tâtons, puis je revins.

L'homme dit:

—Signez là.

Le petit Chose signa d'une main tremblante, à la lueur des lampes de l'escalier: ensuite il ferma la porte et rentra, tenant la dépêche cachée sous sa blouse.

Oh! oui, je le tenais cachée sous ma blouse, dépêche de malheur! Je ne voulais pas que M. Eyssette le vît; car, d'avance, je savais que tu venais nous annoncer quelque chose de terrible, et lorsque je l'ouvris, tu ne m'appris rien de nouveau, entends-tu, dépêche! Tu ne m'appris rien que mon cœur n'eût déjà deviné.

—C'était un pauvre? me dit mon père en me regardant.

Je répondis sans rougir: "C'était un pauvre!" et, pour détourner ses soupçons, je reçrris ma place à la croisée.

J'y restai encore quelque temps, ne bougeant pas, ne parlant pas, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait.

Par moments, j'essayais de me raisonner, de trouver du courage, je me disais: "Qu'en sais-tu? c'est peut-être une bonne nouvelle. Peut-être, on écrit qu'il est guéri....." Mais, au fond, je sentais bien que ce n'était pas vrai, que je me mentais à moi-même, que la dépêche ne dirait pas qu'il était guéri.

Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir. Je sortis de la salle à manger, lentement, sans en avoir l'air; mais, quand je fus dans ma chambre, avec quelle rapidité s'éteignit l'allumette ma lampe! Et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort! Et de quelle larmes brûlantes je l'arrosai, lorsque je l'eus ouverte..... Je la relus vingt fois, espérant toujours m'être trompé; mais hélas! j'eus beau la lire et la relire, et la tourner dans tous les sens: je ne pus lui faire dire autre chose que ce qu'elle avait dit d'abord, ce que je savais bien qu'elle dirait:

"Il est mort! Priez pour lui!"

Combien de temps je restai là, debout, pleurant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup, et qu'avant de sortir de ma chambre je baignai mon visage longuement. Puis, je rentrai dans la salle à manger, tenant dans ma petite main crispée la dépêche trois fois maudite.

Et maintenant, qu'allais-je faire? Comment m'y prendre pour annoncer l'horrible nouvelle à mon père, et quel ridicule enfantillage m'avait poussé à la garder pour moi seul! Un peu plus tôt, un peu plus tard, est-ce qu'il ne l'aurait pas su? Quelle folie! Au moins, si j'étais allé droit à lui lorsque la dépêche était arrivée, nous l'aurions ouverte ensemble; à présent tout serait dit.

Or, tandis que je me parlais à moi-même, je m'approchai de la table et je vins m'asseoir à coté de M. Eyssette, juste à coté de lui. Le pauvre homme avait fermé ses livres, et, de la barbe de sa plume, s'amusait à chatouiller le museau blanc de Finet. Cela me serrait le cœur qu'il s'amusât ainsi. Je voyais sa bonne figure, que la lampe éclairait à demi, s'animer et rire par moments, et j'avais envie de lui dire: "Oh! non, ne ries pas: ne ries pas, je vous en prie!"

Alors, comme je le regardais ainsi tristement, avec ma dépêche à la main, M. Eyssette leva la tête. Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme: "Il est mort, n'est-ce pas!" que la dépêche glissa de mes doigts, que je tombai dans ses bras en sanglotant et que nous pleurâmes longuement, éperdus dans les bras l'un de l'autre, tandis qu'à nos pieds Finet jouait avec la dépêche, l'horrible dépêche de mort, cause de toutes nos larmes.

Excuses, je ne mens pas: voilà longtemps que ces choses se sont passées; voilà longtemps qu'il dort dans la terre, mon cher abbé que j'aimais tant. Eh bien, encore aujourd'hui, quand je reçois une dépêche, je ne peux pas l'ouvrir sans un frisson de terreur. Il me semble toujours que je vais lire qu'il *est mort*, et qu'il faut *prier pour lui*.

IV

LE CAHIER ROUGE.

On trouve dans les vieux missels de naïves enluminures, où la Dame des sept douleurs est représentée ayant sur chacune de ses joues une grande ride profonde, cicatrice divine que l'artiste a mise là pour nous dire: "Regardez comme elle a pleuré!....." Cette ride,—la ride des larmes,—je jure que je l'ai vue sur le visage amaigri de Mme Eyssette, lorsqu'elle revint à Lyon, après avoir enterré son fils.

Pauvre mère, depuis ce jour elle ne voulut plus sourire. Ses robes furent toujours noires, son visage toujours désolé. Dans ses vêtements comme dans son cœur, elle prit le grand deuil et ne le quitta jamais..... Du reste, rien de changé dans la maison Eyssette; ce fut un peu plus lugubre, voilà tout. Le curé de Saint-Nizier dit quelques messes pour le repos de l'âme de l'abbé. On tailla deux vêtements noirs pour les enfants dans une vieille roulière de leur père, et la vie, la triste vie recommença.

Il y avait déjà quelque temps que notre cher abbé était mort, lorsqu'un soir, à l'heure de notre coucher, je fus très étonné de voir Jacques fermer notre chambre à double tour, boucher soigneusement les rainures de la porte, et venir vers moi, le doigt sur les lèvres, d'un grand air de solennité et de mystère.

Il faut vous dire que depuis son retour du Midi, un singulier changement s'était opéré dans les habitudes de l'ami Jacques. D'abord, ce que pen de personnes voudront croire, Jacques ne pleurait plus, ou presque plus; puis son fol amour du cartonnage lui avait à peu près passé. Les petits pots de colle allaient encore au feu de temps en temps, mais ce n'était plus avec le même entrain; maintenant, si vous avez besoin d'un cartable, il fallait vous mettre à genoux pour l'obtenir..... A la maison on ne s'aperçevait de rien; mais moi, je voyais bien que Jacques avait quelque chose. Plusieurs fois je l'avais surpris dans le magasin, parlant seul et faisant des grimaces. La nuit, il ne dormait pas; je l'entendais marmotter entre ses dents, puis subitement, sauter à bas du lit et marcher à grands pas dans la chambre..... tout cela [illegible] parfait! et moi, j'en pleurait pour quand j'y songeais. Il me semblait que Jacques allait devenir fou.

Or, ce soir-là, quand je le vis fermer à double tour la porte de notre chambre, cette idée de folie me revint dans la tête et j'eus un mouvement d'effroi; mon pauvre Jacques! Lui, ne s'en aperçut pas, et, prenant gravement une de mes mains dans les siennes:

—Daniel, me dit-il, je vais te confier quelque chose, mais il faut me jurer que tu n'en parleras jamais.

Je compris tout de suite que Jacques n'était pas fou. Je répondis sans hésiter:

—Je te le jure, Jacques!

—Eh bien, tu ne sais pas!... Chut... Je fais un poème, un grand poème.

—Un poème, Jacques, tu fais un poème, toi!

Pour toute réponse, Jacques tira de dessous sa veste un énorme cahier rouge qu'il avait cartonné lui-même, et en tête duquel il avait écrit de sa plus belle main:

RELIGION! RELIGION!
Poème en douze chants
PAR EYSSETTE (JACQUES)

C'était si grand que j'en eus comme un vertige.

Comprenez-vous cela!..... Jacques, mon frère Jacques, un enfant de treize ans, le Jacques des sanglots et des petits pots de colle, faisait *Religion, Religion*, poème en douze chants!

Et personne ne s'en doutait! Et on continuait à l'envoyer chez les marchands d'herbes avec un panier sous le bras! Et son père lui criait plus que jamais: —Jacques, tu es un âne!

Ah! pauvre cher Eyssette (Jacques)! comme je vous aurais sauté au cou de bon cœur, si j'avais osé. Mais je n'osai pas..... Songez donc! *Religion! Religion!* poème en douze chants!..... Pourtant la vérité m'oblige à dire que ce poème en douze chants était loin d'être terminé. Je crois même qu'il n'y avait encore de fait que les quatre premiers vers du premier chant; mais vous savez, en ces sortes d'ouvrages, la mise en train est toujours ce qu'il a de plus difficile, et comme disait Eyssette (Jacques) avec beaucoup de raison: Maintenant que j'ai mis quatre premiers vers, le reste n'est rien; ce n'est plus qu'une affaire de temps."

Les voici, ces quatre vers. Les voici tels que je les ai vus, ce soir-là, moulés en belle ronde, à la première page du cahier rouge:

Religion! Religion!
Mot sublime! mystère!
Voix touchante et solitaire!
Compassion! compassion!

Ne riez pas. Cela lui avait coûté beaucoup de mal.

Hélas! ce reste qui n'était rien qu'une affaire de temps, jamais Eyssette (Jacques) n'en put venir à bont..... Que voulez-vous? Les poèmes ont leurs destinées; il paraît que la destinée de *Religion! Religion!* poème en douze chants, était de ne pas être au monde chants du tout. Le poète eut beau faire, il n'alla jamais plus loin que les quatre premiers vers. C'était fatal..... A la fin, le malheureux garçon, impatienté, envoya son poème au diable et congédia la Muse (on disait encore la Muse dans ce temps-là). Le jour même, ses sanglots le reprirent et les petits pots de colle reparurent devant le feu..... Et le cahier rouge?..... Oh! le cahier rouge, il avait eu destinée aussi, celui-là.

Jacques me dit: —Je te le donne, mets-y ce que tu voudras. Savez-vous ce que j'y mis, moi?..... Mes poésies, parbleu! les poésies du petit Chose. Jacques m'avait donné son mal.

Et maintenant si le lecteur a rempli bien, pendant que le petit Chose est en train de cueillir des rimes, nous allons d'une enjambée franchir quatre ou cinq années de sa vie. J'ai hâte d'arriver à un certain printemps de 18.. dont la maison Eyssette n'a pas encore aujourd'hui perdu le souvenir; on a comme cela des dates dans les familles.

Du reste, ce fragment de ma vie que je passe sous silence, le lecteur ne perdra rien à ne pas le connaître. C'est toujours la même chanson, des larmes et de la misère! les affaires qui ne vont pas, des loyers en retard, des créanciers qui font des saisies, les diamants de la mère vendus, l'argenterie au mont-de-piété, les draps de lit qui ont des trous, les pantalons qui ont des pièces, des privations de toutes sortes, des humiliations de tous les jours, l'éternel "comment ferons-nous demain?" le coup de sonnette insolent du huissier, le concierge qui sourit quand on passe, et puis les emprunts, et puis les protêts, et puis.... et puis.....

Nous voilà donc en 18...

Cette année-là, le petit Chose achevait sa philosophie.

C'était, si j'ai bonne mémoire, un jeune garçon très prétentieux, se prenant tout à fait au sérieux comme philosophe et aussi comme poète; du reste pas plus haut qu'une botte de cent-garde et sans un poil de barbe au menton.

Or, un matin que ce grand philosophe de petit Chose se disposait à aller en classe, M. Eyssette prêta l'oreille dans le magasin, et, sitôt le voir entrer, lui dit de sa voix brutale:

—Daniel, jette tes livres au feu, tu ne vas plus au collège.

Agant dit cela, M. Eyssette père se mit à marcher à grands pas dans le magasin, sans parler. Il paraissait très ému, et le petit Chose aussi, je vous assure..... Après un long moment de silence, M. Eyssette père reprit la parole:

—Daniel, mon garçon, dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre..... oh! bien mauvaise..... Nous allons être obligés de nous séparer tous, voici pourquoi.

(*A continuer.*)

C. LAZARD & Cie.,

L'Ancienne Maison très connue de Vêtements Confectionnés et d'Articles de Toilette d'un prix,

29, 31 et 33 RUE DU CANAL, COIN NORTH PETERS.

Nous offrons maintenant un superbe stock de Vêtements de Printemps pour hommes, jeunes gens et enfants à des prix très réduits. Echantillons et instructions pour prendre ses propres mesures envoyés sur application. 11 oct—1an—dim mar jeu sam

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc, —CHEZ—

FRANTZ & OPITZ,

COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.

BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.

Les plus jolis MONOGRAMMES gravés aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande. 1er sept86—1an

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne (service pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

LA NORMANDIE, de Kermabin, samedi, 18 sept
LA BRETAGNE, de Jouanillo, samedi, 25 sept.
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 2 oct
LA BOURGOGNE, Fraugeul, samedi, 9 octobre

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris) .....$80 $100 et $120
Deuxième classe $60
Billets allier et retourner à prix réduits.
Entrepent, $25, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
A.D. SCHREIBER,
61 rue Carondelet, au premier.
P. S.—Chèques sur la Banque Transatlantique de Paris

RED STAR LINE.

Steamers de la malle Royale Belge et des E.-U. partant tous les samedis

ENTRE NEW YORK ET ANVERS

LE RHONE, GERMANY, ITALY, HOLLAND ET FRANCE,

Prix d'automne et d'hiver.

1re cabine, $60 à $75. Aller et retour, $110 à $135. 2e classe, $45 payé d'avance. Aller et retour, $80. Entrepent, $ bas prix.

Peter Wright & Sons, Gen. Agts., No 55 Broadway, N. Y.,

A. K. MILLER & CO., 27 Carondelet.
F. B. MILLER, 119 rue du Camp.
Ed. A. YORKE, cons Carondelet et Gravier.
4 nov—85 1 an

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT

Partant Mercredi 29 septembre à 8 A. M. Gens. Cabines, $45 payé d'avance. Aller et retour, $80. Entrepent, $ bas prix.

CHICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS

Le steamer

CHICKERBOCKER,
Capt. F. Kemlz.

partira de son quai au pied de la rue Toulouse à 8 heures PAR CETTE LIGNE 1pF. 0p

Passage—Cabine.....$40
Entrepont.....$0

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

ALFRED [illegible]
Agent—1 an Rue Carondelet No 41

MANDEVILLE ET COVINGTON.

LE STEAMER

NEW CAMELIA,

A partir du 11 mai 1886, partira de Milneburg à l'arrivée du train du Louisville and Nashville Passenger Depot rue du Canal.

Lundi et Jeudi, pour Mandeville Lewisburg Madisonville, Old Landing à ..... 1 p. m.
Mardi, vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, le samedi allant jusqu'à Old Landing à ..... 4 p. m.

EXCURSIONS.

Mercredi, pour Mandeville et Old Landing à ..... 8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing à ..... 7 a. m.
Mercredi pour Mandeville et Madisonville à ..... 6 p. m.
Dimanche pour Madisonville directement à ..... 6 p. m.

RETOUR.

Le steamer part de Madisonville les lundis, mercredis, jeudis et samedis à ..... 5 a. m.
De Old Landing les mardis et vendredis à ..... 6 a. m.
De Old Landing les mercredis et dimanches à ..... 2 p. m.
Le beau et le temps le permettant.

Les jours d'excursion le prix aller retour est de $1. Enfants, moitié prix.

Prêt rapide tous les jours au dépot du chemin de fer Louisville & Nashville à la tête de la rue Girod.

Gens! W. G. LUTZ, Agent.
No. 47 rue Carondelet.

Ligne régulière du haut de la côte

Les bateaux à vapeur suivants de la Red River and Coast Line partiront comme suit à partir de cette date

Pour le Bayou Lafourche, Donaldsonville, et tous les débarcadères intermédiaires.

ASCENSION.

Part tous les LUNDIS à 5 heures p. m., et les VENDREDIS, à midi.

Pour Donaldsonville et tous les débarcadères intermédiaires de la côte.

JEWEL.

Part tous les MERCREDIS à midi, et les SAMEDIS à 5 heures p. m.

Informations au [illegible] M. RIVET, Agent.

BASILE BARES,

84 Rue Royale, N. O.

Facteur et accordeur de Pianos, et réparations en générale de Pianos et Orgues.

ANNONCE à sa nombreuse clientèle et aux Pianistes qu'il vient de recevoir de la maison Muller de Paris, des fortes, des Pianos des Etats des Unis, ainsi que les célèbres cordes en acier et métalliques, de W. Smith & Son, de Warrington, Angleterre. Les ordres de la ville et de la campagne seront promptement remplis dans le plus bref délai.

Seul agent des célèbres Pianos de Gaveau, de Paris, avec le système en fer Brevetés et médaillé pour la tenue de l'accord

8 nov—

Athénée louisianais.

Concours littéraire de 1886.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 22 juin 1886 jusqu'au 25 février 1887, inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 26 février; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto *et les lignes*; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour s'assurer qu'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:

NOUVELLE LOUISIANAISE, HISTORIQUE OU DE FANTAISIE, AU CHOIX DE LA CONCURRENTE.

Pour les hommes:

LAFAYETTE EN AMERIQUE.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER,
P. O. Box 2246.

CHEMINS DE FER.

Chemin de Fer Pontchartrain.

Les trains partent de la gare, au pied des Champs-Elysées tous les jours à 6 h. 8 et 11 h. et demie du matin; 1, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 h. P. M. Le dimanche, en outre des départs ci dessus, autres départs à 7 h. A. M. et à 9 h. P. M. Le lundi, le mercredi, le jeudi et le samedi, en plus, départ à 10 h. A. M. 11 juin—

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Arrivée.	Départ.	Arrivée.	Départ.
No 1 ..... 9.20 A. M.	9.00 P. M.	No 2 ..... 9.00 P. M.	9.20 A. M.
No 3 ..... 3.50 P. M.	4.00 P. M.	No 4 ..... 7.35 A. M.	7.55 A. M.
No 5 ..... 10.00 A. M.	10.20 A. M.	No 6 ..... 4.15 P. M.	4.35 P. M.

Les trains Nos 1 et 2 font un service quotidien entre la Nouvelle-Orléans et Memphis, ils ne s'arrêtent pas entre la Nouvelle-Orléans et Baton Rouge ni entre Vicksburg et Hurdsta.

Les trains Nos 3, 4, 5 et 6 s'arrêtent à toutes les stations régulières et à toutes les *flag stations*.

Les trains Nos 3 et 4 correspondent à Ethel avec le train allant à Tallulas, et à Harrison avec ceux allant à Natchez et Jackson.

Les trains 1, 2, 3 et 4 correspondent à Vicksburg avec les trains du V. S. et P. et V. et M. Les trains Nos 1 et 2 correspondent à Leland avec ceux allant à Hurlington, Arkansas City et tous les points de l'Arkansas.

Les trains 5 et 6 vont de la Nlle-Orléans à Greenville.

Des "Pullman Buffet sleepers" accompagnent les trains de la Nlle-Orléans à Clifton Forge Virginie, via White Sulphur Springs, aussi "Pullman and Monarch Sleepers" entre la Nlle-Orléans et Little Rock.

Tous les trains s'arrêtent à Kenner.

JOHN BRADLEY,
Agent Général.
A. J. KNAPP, T. P. A.
R. F. REYNOLDS,
Agent Commercial.
1 nov—

Maison du Sud de la Nouvelle-Orléans, de Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La & Tex R. R. Pacific

Départs de la N-Orléans	Arrivée à la N-Orléans
No 50 Local—6.10 a.m	No 10 Express—7.40 a.m
No 20 Express—7.30 p.m	No 51 Local—6.20 p.m

Voir dortoirs entre New Orleans, Houston et Galveston sans changement et avec un change ment à San Francisco.

Journées à 12 heures avec tous les chemins de fer de ce pays. Billets à vendre et places dans les chars dortoirs à retenir tous les jours au bureau de la Compagnie, 1 Carondelet.

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager
J. C. [illegible], Gen'l Pass. Agt.
W. WALRAS, Gen. Pass. Agt.
27 mai—1 an

ALFRED [illegible]
Agent—1 an Rue Carondelet No 41

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances de la Nlle-Orléans.

LA Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans publie conformément à sa charte, l'exposé de ses affaires durant les dix-huit mois expirés le 31 décembre 1885.

Primes d'incendie.....	$721,927 58	
Primes maritimes.....	25,239 42	
Primes de rivières.....	22,390 71	
		$768,657 72
Primes acquises.....		136,877 35
Total primes.....		$905,535 07
A déduire—		
Primes non acquises.....	$771,422 96	
Primes remboursées.....	137,441 66	
Réassurances.....	29,964 32	
		$892,788 94
Primes nettes acquises.....		$660,876 13
A ajouter—		
Intérêts, loyers, sauvetage.....	41,094 98	
Revenu net.....		$701,971 06
A déduire—		
Pertes d'incendie.....	$416,516 23	
Pertes maritimes.....	49,262 90	
Pertes de rivières.....	12,218 12	
		$478,496 20
Commissions.....	62,981 02	
Taxes.....	20,966 06	
Dépenses générales d'agences et change.....	19,263 14	
Dépenses locales générales et statutaires.....	49,182 41	
Donations charitables.....	1,252 02	
Fonds du cœur et honorairies d'avocat